



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

26/27 | 2003
Varia

Paul Laity, *The British Peace Movement 1870-1914*.
Oxford, Clarendon Press; 2001. IX + 270 p. ISBN: 0
19 924835 4.

Bernard Porter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/773>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 397-400

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Bernard Porter, « Paul Laity, *The British Peace Movement 1870-1914*. Oxford, Clarendon Press; 2001. IX + 270 p. ISBN: 0 19 924835 4. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 26/27 | 2003, mis en ligne le 23 juin 2005, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/773>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

Tous droits réservés

*Paul Laity, The British Peace
Movement 1870-1914.
Oxford, Clarendon Press; 2001. IX + 270 p.
ISBN: 0 19 924835 4.*

Bernard Porter

- 1 « L'idée selon laquelle on pouvait abolir la guerre », dit Paul Laity dans ce livre, « a été plus répandue en Grande-Bretagne au XIX^e siècle qu'au sein d'aucune autre puissance européenne. » C'est en premier lieu à cause de la sécurité géographique du pays, en raison de son insularité ; ensuite, l'influence de la doctrine libre-échangiste, qui a toujours eu une forte composante pacifiste : les idéalistes du libéralisme comme Richard Cobden pensaient que quand les gens échangeraient librement des marchandises, ils n'auraient plus besoin de se battre ; enfin, l'absence de grand bouleversement dans l'histoire intérieure récente du pays, « qui laissait entendre que tous les conflits politiques pouvaient être résolus pacifiquement » (p. 1). Cet optimisme a été mis à mal aux XIX^e et XX^e siècles, bien sûr, par la guerre de Crimée, la guerre des Boers, et par la Première Guerre mondiale en particulier (pour ne citer que celles dans laquelle la Grande-Bretagne a été impliquée). Cependant, il est remarquable qu'il ait réussi à survivre même à la dernière de ces catastrophes. Laity soutient même que la Première Guerre mondiale a donné un nouvel élan au pacifisme britannique, le rendant « plus remarquable et politiquement plus important qu'il n'avait été depuis des siècles » (p. 229). Cela se faisait à travers la confiance nouvelle dans un gouvernement international – une Société des Nations –, confiance qui ne fut, peut-être, minée de façon définitive qu'avec l'invasion anglo-américaine de l'Irak sans la sanction des Nations Unies en 2003.
- 2 Il est difficile de ne pas avoir à l'esprit les résonances contemporaines de ce livre, quoique Laity n'y fasse jamais référence, ce qui est dans l'ensemble à son crédit (cet ouvrage est issu d'une thèse à Oxford, où de telles spéculations anhistoriques seraient de toute façon inappropriées.) Il y avait deux formes principales de pacifisme dans la Grande-Bretagne

du XIX^e siècle. Le premier était absolu, à savoir que combattre était mal quelles que soient les circonstances, même pour résister à une attaque. C'était la position de base de la *Peace Society* (*Société pour la Paix*), fondée en 1816 et dominée par les Quakers. Cependant, à cause des difficultés pratiques (sûrement) inhérentes à une telle position, elle gardait toujours ses portes ouvertes à d'autres qui n'y tenaient pas, tant qu'ils partageaient l'objectif plus vaste de la société : créer un monde où la guerre serait désormais impossible. Laity a recours à un néologisme pour décrire cette dernière position : le « pacific-isme » (*pacif-ism*), qui recouvre ceux qui étaient contre toutes les guerres, *sauf* en cas de légitime défense, ou, dans certains cas, pour soutenir la liberté contre la tyrannie (p. 6).

- 3 Ce sont ces exceptions, bien sûr, qui ont causé le plus de trouble dans le mouvement pour la paix. Les pacific-istes pouvaient diverger quant à la réalité de la légitime défense. Cela explique la position surprenante adoptée par nombre d'entre eux pour *soutenir* la guerre en Afrique du Sud, par exemple, au motif qu'on pouvait la considérer comme défensive dans la mesure où c'étaient les Boers du Transvaal qui avaient lancé l'ultimatum (p. 159) ; et la Première Guerre mondiale, au nom de la « défense anticipée », à savoir que les actions de l'Allemagne en août 1914 menaçaient la Grande-Bretagne *en fin de compte* (p. 217). Le soutien à la liberté était encore plus problématique. La guerre d'indépendance en Amérique et le *risorgimento* italien étaient les exemples en général donnés de guerres « justes » selon ce critère (p. 91). Des soulèvements indigènes contre la domination britannique en Afrique, en Asie et ailleurs, étaient également justifiés sur cette base, à l'encontre de tout patriotisme. Les Zoulous, proclamait en 1879 le *Herald of Peace*, « ne faisaient que ce qui... est le devoir de chaque bon citoyen, à savoir défendre son pays de l'invasion étrangère » (p. 83). Les Boers étaient considérés de la même façon jusqu'à l'ultimatum, et même après par certains (p. 155) – en réalité, c'est la Grande-Bretagne qui était l'agresseur, pas le Transvaal. Au début de la Première Guerre mondiale, ce facteur fonctionna dans l'autre sens, la Belgique étant vue comme le lieu de la « liberté » sous la menace de la tyrannie.
- 4 La question était alors de savoir s'il était juste pour les Britanniques d'intervenir pour sa défense. Cela soulevait une autre pomme de discorde parmi les pacific-istes. La sympathie avec les luttes des autres pour la liberté était une chose ; aller à la guerre pour les aider à y parvenir en était une autre. Cependant, cela s'appuyait sur un autre fort instinct parmi les gens qui étaient en général favorables au pacific-isme : ceux que Laity appelle les « croisés » (p. 6). La Grande-Bretagne était libre et forte ; elle serait assurément égoïste si elle n'utilisait pas sa force pour faire progresser la liberté dans le monde. C'est là où les rapprochements avec le temps présent, en particulier avec les États-Unis, sont les plus manifestes. Comme aujourd'hui, la cible habituelle pour ce genre de rhétorique était l'Islam. Ce fut particulièrement le cas à l'époque des « atrocités bulgares » dans les années 1870, où cela aida à transformer ce qui avait été à l'origine un tollé pacifiste à l'égard de l'appui de Disraeli à la Turquie musulmane contre la Russie en un appel très belliqueux à une intervention directe en soutien aux « dames bulgares... blanches, aux cheveux clairs, chrétiennes comme nous-mêmes », qui étaient « violentées, décapitées, mises en pièces, littéralement par milliers » (toujours selon le *Herald of Peace*) par les Turcs (p. 64). Il était difficile pour le pacifisme absolu de se dresser durablement contre cela. Ce penchant à la « croisade » est-il une particularité anglo-américaine ?
- 5 On peut penser que la crise orientale des années 1870 a été un des plus grands succès du mouvement pacifiste dans la mesure où il a *peut-être* fait faire marche arrière à Disraeli,

tenté par une entrée en guerre de la Grande-Bretagne du « mauvais » côté. En dehors de ce cas, les échecs du mouvement sont évidents, et étaient déprimants pour ses militants, même ceux qui en venaient à soutenir la Grande-Bretagne dans des guerres qu'ils avaient été incapables d'empêcher. C'est à ces moments que le mouvement pacifiste se montrait des plus faibles et inefficaces ; et en particulier la Société pour la Paix, qui maintenait envers et contre tout une étrange politique consistant à refuser de se prononcer sur des guerres *particulières*, ou sur des crises diplomatiques qui pourraient mener à la guerre, au motif que cela serait vu comme « politique » (par exemple, p. 20). Il se peut qu'elle ait aussi été rendue nerveuse par la dérision que suscitait alors sa philosophie de « paix à tout prix ». C'est l'exaspération à l'égard de cette position qui conduisit à la prolifération des nombreuses sociétés pacifiques au cours du XIX^e siècle, sociétés dont l'histoire est détaillée ici. Dans quelle mesure ont-elles réussi ? Il est difficile de le mesurer. La Grande-Bretagne s'est en effet tenue relativement à l'écart des principales guerres entre 1815 et 1914. Cela témoigne peut-être du succès des organisations pacifiques. D'un autre côté, – et cela ressort clairement dans cet ouvrage – cela explique peut-être aussi certaines de leurs illusions, en comparaison avec leurs camarades du continent, sur les perspectives de paix *universelle*.

- 6 C'est une étude passionnante, qui était fort nécessaire. Aucun autre ouvrage ne couvre si bien cette période du pacifisme britannique – il est utile de souligner, incidemment, que bien que ce livre soit censé commencer en 1870, il compte un très bon chapitre introductif qui remonte à 1816. Laity est le premier chercheur à avoir eu accès aux archives de la *Peace Society*, ce qui a été un apport manifeste. Mais il est bon également sur les autres organisations pacifistes de l'époque, y compris les organisations d'« artisans » dominées par W. R. Cremer, qui reçut pour ses efforts le Prix Nobel de la Paix en 1903, mais dont la personnalité vaniteuse et combattive n'aida pas toujours la cause qu'il défendait.
- 7 Le lecteur français sera peut-être particulièrement intéressé par les efforts que Cremer et d'autres activistes déploieront pour être en relation avec leurs camarades du continent européen, notamment français. La force de ce livre, cependant, est la clarté de l'analyse, et en particulier des différentes nuances d'opinion qui apparurent à l'égard de ces questions de guerre et de paix au sein du mouvement. En dehors de quoi que ce soit d'autre, celles-ci expliquent pourquoi tant de Britanniques opposés à la guerre au XIX^e et au début du XX^e siècles pouvaient se retrouver à *soutenir* tant de guerres menées par leur pays. Ces nuances expliquent cette attitude bien mieux que ne le fait l'explication plus courante et plus dédaigneuse, qui veut qu'ils aient été simplement corrompus par le patriotisme.

AUTEUR

BERNARD PORTER

University of Newcastle-upon-Tyne (Royaume-Uni) ; traduit de l'anglais par Fabrice Bensimon.